

La jeune fille et la mort

David Dorais

Numéro 60, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79223ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2015). Compte rendu de [La jeune fille et la mort]. *L'Inconvénient*, (60), 50–51.

LA JEUNE FILLE ET LA MORT

David Dorais

Avant de lire *Charlotte*, j'avais de David Foerkinos l'image d'un bellâtre barbu à la chevelure lustrée moutonnante, se donnant un air intello avec ses lunettes à monture noire. Couvert de prix, sujet de reportages dans les magazines grand public, une œuvre adaptée au cinéma, il a tout pour rendre jaloux. Mais même si l'aura d'un auteur rejaillit sur ses livres et contribue à les faire vendre, elle disparaît dès qu'on les ouvre. Dans cet espace contenu entre les deux pages de couverture, la notoriété devient inopérante. Seul le talent compte. Et j'ai l'impression qu'il s'affirme partout, ou nulle part.

Je serais curieux de savoir après combien de phrases un lecteur, prenons-le aguerrri, peut dire si le livre qu'il a entamé est bon ou mauvais. Combien de lignes un éditeur doit-il parcourir avant de trancher ? Je parierais pour un faible nombre. Dans certains cas, une seule phrase suffit, la première. Le récent roman de David Foerkinos commence ainsi : « *Charlotte a appris à lire son prénom sur une tombe.* »

J'étais conquis.

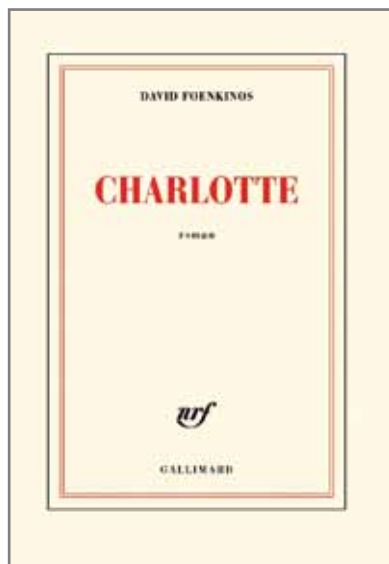
D'emblée, nous avons une enfant qui hante les cimetières, ou que l'on y mène régulièrement. L'union de la jeune fille

et de la mort. *Charlotte*, consacré à une peintre de génie, laisse également une large place à la musique, et le quatuor de Schubert y est mentionné plus d'une fois. Une belle scène du roman montre Charlotte Salomon dans le train qui doit la conduire à un camp de concentration. Ils ont été entassés à soixante-dix dans un wagon qui ne peut contenir que quarante personnes, mais comme la jeune femme est enceinte, on lui fait de la place pour qu'elle puisse s'accroupir. Le visage pressé contre les genoux, plongée dans son monde intérieur, elle se chante silencieusement une berceuse allemande.

Mais quelle image merveilleuse que celle d'apprendre à lire sur une tombe ! Car au-delà du simple déchiffrement, lire, n'est-ce pas entrer en contact avec les morts ? Ou en tout cas avec une part d'eux-mêmes, part immatérielle qu'ils ont réussi à rendre visible et immuable par l'écrit, comme on grave des lettres dans la pierre, et qu'ils ont léguée sans même savoir à qui. De plus, c'est son propre nom que Charlotte découvre sur la tombe. D'autres femmes avant elle ont donc porté son nom. L'idée d'une lignée, d'une étrange et vague congrégation fondée sur l'homonymie, se forme

alors dans l'esprit de l'enfant. D'autres Charlotte, toutes unies dans la mort, et elle seule vivante.

De fait, l'appel de la mort se fait entendre dès le début et se manifeste tout au long du roman. Cette constante présence confère à l'œuvre un caractère sombre et tragique, l'auteur, à l'instar d'un peintre, ayant utilisé le noir comme couleur de fond. Charlotte se voit agrippée par la mort dès l'enfance. Cela évoque encore une pièce de Schubert, le lied du *Roi des aulnes*, où la maléfique créature galope derrière le garçonnet et cherche à s'emparer de lui. L'autre Charlotte, celle de la tombe, était la tante. Elle s'est suicidée. La mère de la petite Charlotte s'est aussi suicidée. Sa grand-mère se suicidera plus tard dans le roman, comme l'a fait sa propre mère, sans compter d'autres membres de la famille. La jeune femme est convaincue qu'elle aussi se tuera. Peut-être est-ce la raison pour laquelle, en 1943, réfugiée dans la zone libre en France, elle va déclarer officiellement son appartenance juive. Dès que les Allemands arrivent, ils l'attrapent. David Foerkinos a mené une enquête sur cette disparue qui le captive. Il se met parfois en scène, racontant comment il a suivi ses traces,



cherché à entrer dans les lieux où elle a vécu. Il se prononce sur la trajectoire de Charlotte Salomon, interprète son comportement, émet des hypothèses. Et il se dit déconcerté par le geste téméraire qu'elle a posé lorsqu'elle habitait à Nice. Pourquoi révéler son identité juive tandis que les Allemands triomphaient ? Pourquoi se trahir ainsi ? Il me semble qu'on peut y voir un suicide par procuration. Attachée à la vie, elle est tout de même poussée par l'instinct familial de mort. C'est pourquoi elle se dénonce elle-même. Faite prisonnière, elle disparaîtra au camp de Sachsenhausen.

Le livre de David Foerkinos s'inspire de faits authentiques. Il s'agit de la biographie romancée de cette peintre méconnue, qu'il a découverte par hasard dans un musée et qui le fascine depuis. Il se base notamment sur l'autobiographie que Charlotte Salomon a laissée. Mais, contrairement au jugement populaire, c'est là où son récit *ne concerne pas* la réalité que David Foerkinos se révèle un véritable écrivain. C'est quand le livre se distingue de la vie réelle qu'il devient intéressant, non quand il tâche de l'imiter. À partir d'une matière accessible à tous, commune, pourrait-on dire, il compose un récit où les événements sont gauchis ou mis en relief pour devenir romanesques. Tout y est ! Vous avez une toile de fond dramatique : l'Allemagne des

années 1930, puis la Deuxième Guerre, avec les camps au bout du parcours. Vous avez une histoire d'amour avec un ténébreux poète, auquel Charlotte sera arrachée quand elle devra fuir Berlin, mais qu'elle aimera jusqu'à la fin. La passion et ses obstacles. Surtout, vous avez une artiste exceptionnelle (qui penche vers la folie, comme tous les génies, évidemment), mais qui a été victime d'une injustice, son œuvre étant tombée dans l'oubli. Juste avant d'être déportée, elle remet ses dessins et ses toiles à un ami, auquel elle confie : « *C'est toute ma vie.* » L'auteur s'attarde sur cette phrase, observant à quel point la création artistique et l'existence même ne faisaient qu'une chez la peintre. Lui-même se décrit comme un passionné, parcourant fiévreusement la France et l'Allemagne pour se recueillir à chaque endroit où l'ange a daigné se poser.

Bien entendu, tout est plus grand que nature dans un roman. Même dans celui qui, héritier de Flaubert, vise à la monotonie, à la fadeur, à l'insignifiance, les traits sont forcés. À plus forte raison dans celui qui vise à émouvoir et à séduire. Les matériaux romanesques utilisés par David Foerkinos auraient pu facilement mener à une construction générique banale. Du préfabriqué, en somme. Comment se fait-il que, dans ce cas-ci, ça marche ?

La forme d'écriture y est pour beaucoup : chaque ligne consiste en une phrase. Une seule. Certains critiques lui ont reproché une recherche forcée d'originalité. Un procédé similaire m'avait énervé dans *L'Énigme du retour* de Dany Laferrière. Je ne voyais, dans ses phrases découpées en « vers », qu'une tentative maladroite de conférer de la prestance à sa prose.

Tout a l'air
Plus intelligent
Quand c'est court.

Chez David Foerkinos, la technique employée est différente : chaque ligne contient une phrase complète, autonome. L'auteur s'en explique : la vie de Charlotte Salomon le remuait tellement, le remplissait de tant d'extase qu'il

parvenait à parler d'elle uniquement au compte-gouttes, en laissant des silences s'écouler. Bon. On recourt de nouveau à l'éthos du fervent admirateur, peut-être lui aussi un peu artiste de génie, obsédé par son sujet, ne vivant que pour lui, presque amoureux par-delà les époques. C'est de la frime, bien sûr, mais le fait est que l'auteur remporte son pari. Il y a quelque chose d'oraculaire ou d'incantatoire dans cette succession d'énoncés. On imagine le narrateur fixant le vide, percevant des scènes invisibles aux autres et décrivant tant bien que mal les spectacles dont il est le témoin privilégié. Un moment de méditation semble suivre chaque assertion. Et sachons gré à l'auteur de composer plusieurs phrases magnifiques, que l'on s'empresse de souligner et qui, placées juste au bon endroit, rehaussent soudain tout le passage que l'on vient de parcourir.

L'un des effets de cette lecture est de nous donner envie de découvrir l'œuvre de cette virtuose du pinceau, dont on a survolé la vie si haute en couleur. Effet qui peut s'avérer pervers, car j'ai trouvé somme toute moins d'intérêt aux toiles de Charlotte Salomon qu'au roman qu'elles ont inspiré. ■

CHARLOTTE
David Foerkinos
Gallimard, 2014, 221 p.